

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Corbo, C. (1994). *Matériaux fragmentaires pour une histoire de l'UQAM. De la descente aux enfers à l'UQAM de l'an 2 000*. Montréal : Les Éditions Logiques.

par Jean-Pierre Charland

Revue des sciences de l'éducation, vol. 20, n° 4, 1994, p. 788-789.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/031769ar>

DOI: 10.7202/031769ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Corbo, C. (1994). *Matériaux fragmentaires pour une histoire de l'UQAM. De la descente aux enfers à l'UQAM de l'an 2 000*. Montréal: Les Éditions Logiques.

Il est bien rare qu'un recteur prenne la plume pour raconter au «grand public» l'histoire de son institution. Il est encore plus rare que l'on demande à un humble professeur de critiquer, sur la place publique, l'œuvre du recteur. Bien sûr, les professeurs ont l'habitude de la critique des recteurs, mais cela se passe habituellement dans les douillettes salles des professeurs, pas dans les pages d'une revue. C'est moins compromettant.

Corbo l'indique dans son sous-titre. Il veut nous offrir des matériaux utiles à la réalisation d'une éventuelle histoire de l'UQAM. «Plus le temps passera, plus l'UQAM deviendra un sujet tentant pour l'historien. [...] S'ils se gardent bien de se laisser ensorceler par les récits des témoins, les historiens ne sont jamais fâchés de les entendre. [...] C'est dans cet esprit que j'ai eu l'envie de rassembler ces «matériaux fragmentaires» pour l'histoire de l'UQAM» (p. 10-11). Cependant, qu'on ne s'attende pas à tout apprendre sur ce qui grouillait et grenouillait – et grenouille sans doute encore – dans cette jeune et respectable institution. L'auteur nous avertit d'entrée de jeu qu'il va pratiquer l'omission: «Je passe donc délibérément sous silence des pans entiers de ce que j'ai vécu, par exemple, les conflits de travail ou la construction physique du campus». C'est bien dommage.

Voilà, présentée dans les mots même de l'auteur, toute la difficulté d'un ouvrage de ce genre. Ce n'est pas vraiment une histoire, bien qu'il y ait le récit de la naissance de l'UQAM. Ce n'est pas non plus vraiment une autobiographie. C'est le récit d'un témoin, certes, mais un témoin en pleine carrière. L'autobiographie vient habituellement de quelqu'un qui n'a plus à s'inquiéter de ce qui va lui arriver professionnellement. Cela fait tout le charme du genre: pas besoin d'user de prudence, le plan de carrière est chose du passé. Monsieur Corbo est bien trop impliqué, encore, dans l'institution universitaire au sens large, pour ne pas passer sous silence ce qui ferait sans doute tout l'intérêt de son livre.

Après une longue introduction qui fait la genèse de l'institution, Corbo nous assène, coup sur coup, deux longues sections de 90 pages chacune, la première sur l'acquisition du statut d'université associée, la deuxième sur la recherche – inachevée – d'un financement gouvernemental inadéquat. Par la suite, l'auteur nous livre quelques textes épars, vieux de quelques années et, habituellement, déjà rendus publics: une allocution sur «la croissance dans la fidélité», un article publié en 1992 dans les pages de la *Revue des sciences de l'éducation* sur le «décollage de la recherche et de la création», des pages sur l'université accessible et, finalement, un texte sur l'UQAM de l'an 2 000. Bref, si l'on excepte l'introduction et ces dernières sections déjà connues, nous avons là un livre qui porte essentiellement sur les efforts de l'UQAM pour se donner une autonomie dans le réseau de l'Université du Québec et, de là, accéder

à un financement semblable, par exemple, à celui de l'Université de Montréal, sa rivale – dont je suis – ce qui n'ajoutera pas à ma crédibilité comme critique.

Il est bien embêtant pour l'humble professeur de faire le compte rendu du livre du recteur. Quand je fais le compte rendu de l'ouvrage d'un collègue, je sais bien à quoi il devra servir – outre l'éternel et noble désir de faire progresser la science, bien sûr – les deux lignes dans le *curriculum vitae* peuvent valoir la titularisation, une sabbatique, des invitations à des congrès prestigieux qui se tiennent dans des lieux exotiques, pourquoi pas même le poste de doyen aux études supérieures. Que peut bien attendre un recteur, c'est-à-dire quelqu'un qui plane dans les cieux de la THA – très haute administration, dois-je préciser pour ceux qui, plus près du sol, ne sauraient pas comment ces gens aiment se désigner – de la publication d'un ouvrage? Ne pas savoir à quoi devra servir l'ouvrage agace, surtout quand on sait qu'il devra servir à quelque chose: on ne laisse pas des pans entiers du sujet dans l'ombre sans que cette prudence n'ait un but.

Je suis d'autant plus convaincu cependant que ce livre a un rôle précis à jouer quand je constate que pour l'auteur, la descente aux enfers de l'UQAM a pris fin avec l'arrivée «au pouvoir du recteur Pichette et son équipe – dont Monsieur Corbo... Le ciel ne reste-t-il pas encore à venir?

Cet ouvrage risque de ne pas avoir l'utilité escomptée pour les futurs historiens. L'analyse que fait l'auteur de la naissance de l'UQAM et les liens qu'il établit avec l'évolution de la société québécoise tiennent parfois du lieu commun. Mais surtout, je ne crois pas que le cœur de l'ouvrage, soit les tractations entre fonctionnaires de l'Université du Québec et du Gouvernement sur le statut et le financement de l'institution, soulève beaucoup d'intérêt dans la profession historique. Il me semble que l'histoire d'une université, c'est l'histoire de ses principaux acteurs: les étudiants et les professeurs. Ce qui se passe au niveau de la THA peut bien remplir quelques pages – j'ai hâte de voir quel espace réservera Lucia Ferretti à cette question dans le livre qui vient de paraître sur l'Université du Québec, livre que je n'ai pas vu encore –, mais la composition de la clientèle, du personnel enseignant, les idéologies épousées, les programmes enseignés, les pratiques pédagogiques mises de l'avant, c'est cela qui fait l'université; Corbo nous en dit bien un mot, mais si bref!

Il faut attendre la publication de l'histoire de l'UQAM. C'est alors que nous verrons quel usage les auteurs feront des matériaux de Monsieur Corbo. Tout jugement plus appuyé serait prématuré.

Jean-Pierre Charland
Université de Montréal